

PETE
FROMM

LUCY
IN
THE
SKY



Gallmeister



Pete Fromm

LUCY
IN THE SKY

Roman

Traduit de l'américain
par Laurent Bury



Gallmeister

Collection NATURE WRITING

Titre original
As cool as I am

Copyright © 2003 by Pete Fromm
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2015
pour la traduction française

e-ISBN 9782404001517

1

LUI tenir ouverte la portière de son camion, c'était ma mission, je restais là à attendre que Maman et lui aient terminé. L'hiver, il faisait toujours noir, on n'avait que la lumière des phares, l'ultime effort de l'ampoule du porche sur le point de rendre l'âme, le gaz d'échappement comme une brume épaisse en volutes autour de nous. À présent, c'était l'été, l'air était lourd et sentait la verdure, le soleil était presque à la verticale des Highwoods, le ciel en était tout blanchi, mais Papa n'était toujours pas parti.

Quand ils se fauflèrent enfin hors de la maison, j'étais encore suspendue à sa portière comme un genre de décoration. Même si Maman riait, appuyée à lui, ses jambes comme des éclairs meurtriers à travers la fente de sa jupe courte, Papa me regardait, son habituel sourire signifiant "Qu'est-ce qui va bien pouvoir nous tomber dessus après ça?" disparu. Il souriait à peine, l'air presque triste, et je sus que Maman avait cafté.

Il se détacha d'elle, et je vis qu'elle plissait les yeux, tournée vers les montagnes, soudain intéressée par l'avancement de la journée.

— Salut, Luce, dit Papa en se penchant pour être à ma hauteur.

Je laissai la main sur sa portière et regardai en direction des montagnes, comme Maman.

Il me caressa les joues avec son pouce et son index, s'arrêta à mon menton et fit doucement revenir mon visage vers lui.

— Pourquoi tu fais la tête ?

Je levai les yeux au ciel.

Il lâcha mon menton pour ébouriffer ma coupe bidasse, les cheveux fraîchement coupés se hérissant, raides sous sa main.

— Mame dit que tu voudrais que je reste.

Je fusillai Maman du regard.

Papa me reprit la tête pour m'obliger à lui faire face.

— C'est mon métier, Luce.

— De partir ?

Il hocha la tête.

— Des fois. Il faut bien gagner ses épinards, non ? Mais chaque fois que je pars, qu'est-ce que ça signifie ? (Il attendit, mais je refusai de parler.) Ça signifie que je reviens, non ? Ça signifie qu'on peut se faire nos super-moments en famille.

Nos virées sur le motif du "qu'est-ce qu'on est bien tous ensemble".

— On pourrait se faire ça tous les jours si tu restais, dis-je.

Papa se redressa, fouilla dans sa poche et en tira une poignée de monnaie. Il fit le tri des pièces jaunes dans sa paume, en écartant quelques-unes ternies, jusqu'à ce qu'il en trouve une toute neuve, luisante comme, euh, un sou neuf.

— Tu vois ça ? dit-il en lançant la pièce en l'air d'une pichenette. Ça c'est nous, toujours neuf, toujours frais, toujours fun.

Il rattrapa la pièce et me la tendit.

— Les autres, poursuivit-il en fouillant dans la masse bigarrée des vétérans de cuivre, ils ne vont jamais nulle part, ils se contentent de rester ensemble tout le temps. (Il les plaça contre mon oreille.) Tu les entends ? Ils bâillent, ils ronflent, ça fait des années qu'ils n'ont rien de nouveau à se raconter.

Je lui pris la pièce brillante.

— Garde-la, dit-il. Enferme-la dans ton tiroir secret. Tu verras ce qui se passe.

— Toi, personne ne t'enferme, marmonnai-je.

— Oh oh, ricana-t-il en m'ébouriffant à nouveau le sommet du crâne. Mais c'est qu'elle a inventé l'eau chaude, notre fille, Mame.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Tu vas au Canada, et j'ai juste droit à une pièce minable ?

Il ouvrit son portefeuille et le secoua. Deux billets d'un dollar en sortirent et chutèrent gracieusement. Je les ramassai. Il partait pour plusieurs mois, il allait parcourir des centaines, des milliers de kilomètres, pour aller dans un endroit que personne n'étudierait jamais dans aucun cours de géographie, et il avait deux dollars.

— Tu nous en as fait une artiste du hold-up, Mame, dit-il. Vous devriez vous attaquer aux diligences et aux banques, toutes les deux.

Alors que j'examinais les billets usés, Papa se jeta sur moi, me prit sous son bras et m'étreignit avec la force du désespoir.

— Ne tirez pas ! hurla-t-il, ou c'est la gamine qui y passe !

— Chuck, dit Maman.

Rien qu'à sa manière de prononcer son prénom, j'entendais que j'étais désormais trop grande pour qu'il me balance comme ça. *Elle est aussi grande que moi, bon sang. Elle a autant de formes qu'un serpent, mais quand même.*

Papa marcha jusqu'au côté passager du camion, ouvrit grand la portière derrière son dos et se retourna pour me jeter à l'intérieur. J'allais permettre au criminel de s'évader.

Je durcis mon corps pour en faire une torpille, les bras plaqués contre les côtés, les jambes fusionnant en une queue de sirène, sans rien qui dépassait et qui aurait pu me retenir à l'extérieur. Jamais de ma vie je n'avais été aussi excitée que durant cette seconde où je crus qu'il allait m'emmener.

Mais au dernier instant possible, Papa me redressa et m'éloigna.

— C'est un piège! cria-t-il. Elle transporte une bombe! Tu croyais m'avoir, pas vrai?

Il fonça vers Maman et, sans un mot d'avertissement, me jeta sur elle en hurlant:

— Il faudra te lever de bonne heure pour me rouler dans la farine!

Maman, que personne ne qualifierait de forte, même dans ses plus mauvais jours, n'eut d'autre choix que de me saisir au vol. Elle recula en titubant, lâchant à nouveau un "Chuck!".

Il était déjà là pour nous rattraper, nous envelopper dans ses bras, nous empêcher de percuter le sol. Il nous agita d'avant en arrière, comme quand nous dansions au ralenti dans le salon. Il avait le souffle court, et je sentis son haleine chaude et humide me chatouiller le sommet du crâne lorsqu'il dit:

— Ce que tu dois te rappeler, Luce, ce sont les retours. C'est tout ce qui compte. Le départ, ce n'est rien. Le temps que je passe loin d'ici, ce n'est rien. Rappelle-toi seulement les retours à la maison.

On aurait dit un hypnotiseur. Un magicien plein d'espoir.

Je me débattis, aplatie comme une crêpe entre eux deux. Il était loin d'en savoir autant qu'il croyait. Il devait partir, voir le vaste monde, des endroits dont nous pouvions seulement rêver. Pendant qu'il se promenait dans la géographie, nous restions là, toujours les mêmes. À attendre.

— Il faut que je prenne la piste, dit-il en nous relâchant avant une ultime étreinte étouffante. Que je la prenne avant qu'elle ne me prenne.

Puis il nous libéra. Il me pinça le menton.

— Souviens-toi, Luce. Tu dois toujours frapper la première.

Il empoigna les joues de Maman comme Pépé le Putois quand il embrasse Pénélope la Chatte et il tendit la bouche pour un gros bisou. Ils restèrent ainsi une seconde, comme dans les dessins animés, puis ils se détendirent, collés l'un à l'autre, et se mirent à se rouler des pelles. En pleine rue. Papa et Maman étaient les seuls parents au monde qui se bécotaient comme ça. C'était dégueulasse, mais c'était marrant à regarder.

Je me glissai contre Papa et je fourrai les deux dollars dans sa poche arrière. Toujours retenu par le baiser-aspirateur de Maman, il me frotta le sommet du crâne. Puis il s'éloigna de nous deux et sauta dans son camion. Il alluma le moteur et appuya deux ou trois fois sur l'accélérateur. Il passa le bras à la fenêtre, mais pas la tête, et partit sans regarder en arrière.

— À plus tard, Balthazar! hurla-t-il.

Je le poursuivis jusqu'au milieu de la rue, il me voyait dans son rétroviseur et roulait juste assez vite pour que je sois toujours à cinquante centimètres du pare-chocs alors que je courais de toutes mes forces.

— À la prochaine, Germaine!

— Arrivée d'air chaud!

— Sayonara, bon débarras!

Il remonta son avant-bras à quatre-vingt-dix degrés, mettant son clignotant droit à l'instant où il tournait à gauche au coin de la rue, en direction de l'autoroute. Les deux vieux billets d'un dollar s'envolèrent, puis il accéléra, klaxonna, agita la main et disparut, me laissant à bout de souffle. Me laissant derrière lui.

Je restai plantée au milieu de la chaussée, les mains sur les genoux, l'air entrant dans mes poumons et en ressortant avec un bruit râpeux, jusqu'à ce que j'entende Maman m'appeler depuis notre jardin.

— Lucy, bouge-toi de là, tu bloques la circulation.

Une voiture était à l'arrêt devant moi, le Dr Ivers faisait sa tournée à une heure anormalement matinale, Dieu sait pourquoi. Je ramassai l'argent de Papa, puis m'écartai. Le Dr Ivers sourit, me fit signe et s'éloigna lui aussi.

Je me retournai et marchai lentement vers Maman.

— Dans cette famille, c'est toi qui bloques la circulation, marmonnai-je quand je fus assez près pour ne pas avoir à crier.

Je ne pouvais pas croire qu'elle lui ait répété ce que j'avais dit. En infraction à notre règle tacite numéro un.

Elle posa le bras sur mes épaules.

— Tu nous vois un peu, toutes les deux? Sur notre trente et un, sans nulle part où aller.

Je portais un sweat-shirt gris uni dont on avait coupé les manches. Un jean. Des baskets.

Elle me serra doucement dans ses bras.

— On va faire un tour en ville, toi et moi. Une grande virée.

Elle s'engagea dans l'allée aux dalles cassées qui menait à notre vieux garage étroit, puis se pencha en grognant lorsqu'elle dut se baisser pour remonter la porte. Plaquées aux murs, nous longeâmes les côtés de la Corvaire d'un bleu terni par le soleil que Papa nous avait dégotée ("Épelle ce nom, c'est presque une Corvette!").

Maman s'encastra à l'intérieur, et quand j'en eus fait autant de mon côté, elle avait déjà baissé son pare-soleil et s'admirait dans le miroir qu'elle y avait fixé avec des pinces à linge. Elle fit claquer ses lèvres, la bouche en cul-de-poule, puis renonça et plongea la main dans son sac pour en extraire son rouge à lèvres. Tandis qu'elle l'appliquait d'une main experte, j'imitai ses contorsions avec mes lèvres.

— Il n'y a pas l'ombre d'un doute, dit-elle, cet homme embrasse comme une ventouse.

— On va où, Maman? demandai-je.

Une grande virée? On habitait à Great Falls, Montana, ce que Maman appelait le dernier bastion des années 1950. Il n'était pas tout à fait 6 heures du matin.

— Tracy's, peut-être, dit Maman. Ils ouvrent 24 heures sur 24.

C'était un restaurant minuscule avec un juke-box nickelé sur chaque table. Les serveuses portaient des chapeaux en papier et fumaient des cigarettes qu'elles laissaient allumées sur le comptoir avant de vous apporter vos plats.

— On devrait peut-être s'habiller mieux, dis-je.

Maman sourit.

— Des cochons pour les perles, dit-elle.

Elle sortit en marche arrière du garage obscur, en veillant à ne pas casser le rétroviseur une fois de plus.

— Commande tout ce que tu voudras, s'exclama-t-elle en agitant les bras. Absolument tout.

Puis, comme en aparté, elle ajouta dans un murmure :

— Tu as son argent, non?

— Jusqu'au dernier enzyme, répondis-je.

PETE FROMM

Toutes les deux, nous jouions déjà les doublures de Papa, proférant tous les jeux de mots qu'il aurait faits s'il avait été là.

— Je l'ai épouillé de tout ce qu'il avait.

2

CHEZ Tracy's, Maman poussa la porte pour moi, m'invitant à entrer avec un geste théâtral de tout le bras. Je savais sans la regarder qu'elle faisait son numéro de froncement de nez, faisant le geste de repousser la fumée jusqu'à ce qu'elle soit sûre que tous les clients et toutes les serveuses l'aient vue. Je courus vers une table, gênée comme un mouton fraîchement tondu.

La semaine dernière, le premier matin après le retour de Papa, je lui avais raconté, assise sur ses genoux, tout ce qui s'était passé depuis son départ. Nous attendions tous les deux Maman, et il s'était mis à me caresser les cheveux, dérangeant les quelques centimètres que j'avais réussi à laisser pousser depuis son dernier séjour avec nous. Comme toujours, je m'étais mise à parler plus vite, pour essayer de le retenir, mais quand j'avais dû choisir entre reprendre ma respiration et m'asphyxier, il avait dit :

— Luce, tu commences à avoir l'air d'un teckel à poil long. Ça te tombe dans les yeux, non ?

— Tu viens juste d'arriver, Papa !

Maman était arrivée, et je l'avais vue lui adresser un clin d'œil tandis qu'il faisait le geste de me retailler les cheveux, ses doigts en guise de ciseaux.

— Où est le hors-bord, Mame ?

C'est ainsi qu'il appelait la tondeuse électrique, avec sa proue dentée qui maintenait ma coupe à une longueur régulière de cinq millimètres. Comme si, en réussissant à me raser le crâne d'assez près, il parviendrait à supprimer le jambage de mon second chromosome X pour le réduire à un Y. Garçon manqué. J'avais passé toute mon enfance à ressembler à l'unique photo de lui enfant qu'il possédait, un visage perdu au milieu d'une armée d'enfants tondu, une équipe de quelque chose, un troupeau de réfugiés, il n'avait jamais précisé.

Quand il me coupait les cheveux, il appelait ça faire du ski nautique, il faisait le clown en bondissant par-dessus mes oreilles, il

prenait des virages autour de mon crâne, tout en imitant le bruit d'un canot à moteur. Parfois je ne pouvais m'empêcher de glousser, même si c'était ma tête, mes cheveux.

Chez Tracy's, je m'assis donc en rentrant la tête dans les épaules, les yeux baissés, comme réfugiée loin de ma propre image – une silhouette qu'on voit à travers des barbelés – et je me mis à tripoter le bouton du juke-box, parcourant la sélection de chansons dans le cliquetis des pages métalliques. Maman s'en prendrait bientôt à moi pour avoir pleurniché lors du départ de Papa, et j'imaginai que si je trouvais la bonne musique, ça la ferait fredonner un air, ça remettrait le sermon à plus tard.

Quand Maman s'attabla en face de moi, elle posa une poignée de pièces de monnaie.

— Choisis la chanson que tu voudras, ma puce, du moment que ça ne parle pas d'adieux ou d'autoroutes solitaires. Tout, sauf des couinements nostalgiques.

Après avoir lu le titre de chaque vieille rengaine, je dus reconnaître :

— J'ai l'impression qu'il n'y a pas grand-chose d'autre, Maman. Que des chansons d'amour tristes.

— D'amour triste, soupira Maman. On dirait un truc que ton père pourrait dire. Ils n'ont pas changé les chansons depuis l'époque où j'avais ton âge. (Parcourant elle-même les titres, elle commenta :) Ils vont être rudement surpris le jour où ils entendront les Beatles, dans ce patelin.

— Ne leur dis pas que la moitié d'entre eux sont déjà morts, ajouta-t-elle avant que la serveuse arrive.

— Morts? Qui?

— Les Beatles. Café, s'il vous plaît, lança-t-elle à l'adresse de la serveuse.

— Deux, ajoutai-je.

La serveuse lorgna vers moi. J'avais quatorze ans, mais je mesurais un mètre soixante-quinze, j'étais squelettique et je venais d'être tondue, alors elle dut croire que j'avais un genre de maladie et que je ne passerais pas l'hiver.

— C'est ma sœur, lâcha ma mère.

La serveuse partit chercher le café en murmurant "Sa sœur, mon cul" assez bas pour que nous puissions faire comme si nous n'étions pas censées l'entendre. Quand elle revint, elle jeta bruyamment deux lourdes tasses blanches sur la table et les remplit avec sa cruche en verre.

— Du lait et du sucre, aussi, ma petite. Plein. Et du vrai lait, s'il vous plaît. Pas du sabot de cheval en poudre ou je ne sais quoi.

La serveuse regarda Maman d'un drôle d'air, la lèvre à moitié retroussée. Elle devait avoir le double de son âge et était moche comme un clou. Elle n'avait sûrement aucune envie que quelqu'un comme Maman l'appelle "ma petite".

Lorsqu'elle posa sur notre table un minuscule pot à lait en inox, l'acier terni par le givre, Maman lui fit un clin d'œil.

— Merci, dit-elle en poussant le pot vers moi. Ça fait trente ans qu'on essaye de maintenir son apport en calories. Sans ça (Maman claqua des doigts), pouf! Elle aurait disparu sous nos yeux.

— Comme mes cheveux, murmurai-je.

La serveuse m'examina. Personne n'aurait pu me prendre pour autre chose qu'une gamine maigrelette.

Au moment où elle allait s'éloigner, Maman haussa la voix.

— J'aimerais avoir un œuf, sur le plat, pas trop cuit mais pas baveux. Que le blanc ne soit pas marron sur les bords. Et un toast, s'il vous plaît, sans beurre.

La serveuse se retourna :

— Et votre *sœur*?

— Une pile de toasts, répondis-je.

— Avec beaucoup de sirop d'érable, ajouta Maman.

Dès que la serveuse eut tourné les talons, j'avalai mon eau et vidai les trois quarts de mon café dans le verre, après quoi je remplis ma tasse de lait. Maman fit semblant de se voiler la face et me tendit le sucre. Je plaçai le bec verseur au-dessus de la tasse jusqu'à ce que le mélange menace de déborder. Maman ferma les yeux et se mit un doigt dans la gorge. Elle appelait mon rituel "faire de la crème glacée".

Quand j'eus terminé, Maman me tendit sa tasse, contre laquelle je fis tinter la mienne, non sans répandre un peu de son contenu.

— C'est reparti pour notre tête-à-tête, chérie, dit Maman.

Elle prit une gorgée de café, fit une grimace et reposa sa tasse, l'entourant de ses mains. Puis elle me regarda d'un air très sérieux ; le traité de paix était sur le point d'être rompu.

— Tu commences à en avoir marre de son numéro de disparition, pas vrai ?

Hier, dans l'une de ces rares secondes où ils se trouvaient à plus de cinquante centimètres l'un de l'autre, quand Papa était dans la salle de bain ou quelque part, j'avais été assez stupide pour dire : "Je déteste

quand il s'en va, Maman. Pourquoi il ne se trouve pas un vrai métier ? Un où il pourrait travailler ici ?”

Elle était aussitôt allée tout lui répéter. Notre conversation privée.

Et encore maintenant, je ne pouvais m'empêcher de revenir là-dessus, comme sur une cicatrice qu'on gratte malgré soi.

— Eh bien, pourquoi c'est si impossible qu'il reste ?

Elle me dévisagea comme si nous n'avions jamais été présentées, mais je secouai la tête, je ne voulais pas jouer à ce jeu-là.

— Je sais que tu détestes ça, toi aussi. Pourquoi il ne peut pas être comme tous les autres pères ?

Maman me fixa si longuement que je fus obligé de détourner les yeux.

— C'est ça que tu veux ? Que Chuck soit comme tous les autres pères ?

— Euh... non.

— Il est bûcheron, Lucy. Comment voudrais-tu qu'il reste à Great Falls ? On ne peut pas dire que ça grouille d'arbres à abattre, ici.

— Mais...

— Tu sais à quel point c'est dur pour lui ? De nous quitter ? Tu t'es déjà posé la question ? (Elle secoua la tête.) Après tout ce qu'il a fait, il fallait que tu lui fasses une scène, c'était plus fort que toi ?

— C'est pas moi, Maman. Moi, je lui ai rien dit. C'est pas moi, le corbeau, ici.

Elle me brandit son poing sous le nez.

— Continue comme ça, sœurlette, et tu vas regretter de ne pas avoir d'ailes.

Puis elle ouvrit la main et soupira, se pencha pour me frotter le sommet du crâne, sentir mes cheveux se hérissier.

— Il fait ce qu'il a à faire, Lucy. S'il existait un État plus pauvre que le Montana, j'imagine qu'on y habiterait. Il suit les arbres, c'est tout.

Il suivait les *arbres*. Sacrement difficiles à rattraper à la course, les arbres. Papa tout craché.

— Pour mettre du beurre dans la marmite.

— Gagner ses épinards.

— Faire bouillir sa croûte.

— S'en mettre plein les manches.

On aurait pu continuer pendant des heures.



C'EST seulement sur la route du retour, alors que nous roulions dans le centre-ville, que Maman manifesta un semblant d'intérêt pour ma vie.

— À quoi tu vas occuper ta journée ? demanda-t-elle.

Je contemplai le bâtiment condamné du Bon Marché*, où nous avions l'habitude, Maman et moi, de regarder les vêtements avant d'aller faire nos courses au Kmart. Je haussai les épaules.

— La drogue. Le sexe.

— La routine qui recommence, hein ?

Je l'examinai pendant qu'elle conduisait. Nous ne faisons pas grand-chose ensemble avant qu'elle se mette à travailler, mais de temps en temps elle remplissait une glacière et on partait se balader à travers champs dans la Corvair, sans but précis. On s'arrêtait au bord d'une rivière et on déjeunait. Elle adorait fabriquer des petits bateaux avec des bouts de bois ou d'écorce, et elle les lançait sur l'eau en disant *Bon voyage***. Elle prononçait "voy-aj-ii". Comme Bugs Bunny. Elle racontait qu'elle faisait ça pour moi, mais elle avait continué alors que ça ne m'intéressait plus depuis longtemps : debout sur la berge, elle disait adieu aux embarcations qui filaient vers la mer. "On se reverra à Acapulco ! À Cabo !" Et les navires sombraient dans l'eau blanche. Aucun survivant.

Maintenant nous ne faisons même plus ça. Papa était parti depuis une heure et je n'arrivais pas à me rappeler ce que je faisais les jours normaux. Les jours sans lui. C'était toujours comme ça.

Maman roulait, en attente de ma réponse.

— Je sais pas. J'irai voir si Kenny est là, je suppose.

— Ça fait un bout de temps qu'on ne l'a pas vu.

Sa voix exprimait l'ennui plus que la curiosité, mais je compris que j'avais négligé Kenny tant que Papa était à la maison. Une fois de plus. Même si je m'étais promis de ne pas recommencer.

Quand Maman se gara devant le quartier général du télémarketing mondial, elle dit :

— Notre petit déjeuner gastronomique a un peu trop duré. Déjà que je vais devoir me justifier pour mon absence de la semaine dernière. Si je suis en retard, ça ne va rien arranger.

* Chaîne de grands magasins créée à la fin du XIX^e siècle à Seattle par Edward Nordhoff, dont le nom est inspiré par la célèbre enseignante parisienne. (Toutes les notes sont du traducteur.)

** En français dans le texte.

Elle disait toujours “Pas de secrets entre nous”, surtout quand elle voulait que je lui avoue une chose, mais ce beau principe avait été oublié depuis qu’elle avait trouvé ce boulot l’an dernier. Au début, tout était confidentiel – “Il s’agit de mon indépendance, fillette. Ne dis rien qui pourrait attirer l’attention de ton père” –, mais ensuite elle avait changé de stratégie, elle m’avait raconté que cet emploi était moins un secret qu’une grande surprise qu’elle lui préparait. Comme si j’allais la croire.

Elle quitta le volant d’un bond, puis s’arrêta sur le trottoir pour défroisser sa jupe. Elle était toujours élégante, mais pas autant qu’aujourd’hui, où elle arborait sa tenue Dernier-jour-de-Chuck, son ensemble Qu’il-garde-ce-souvenir-quand-il-sera-parti-couper-du-bois. Elle se recoiffa avec la main tout en s’approchant des portes en verre fumé, et je me représentai les yeux sortant du crâne des types du bureau. Si jamais il y avait des hommes. Maman ne m’avait jamais laissée y entrer. “Il y a des endroits, Lucy, où une mère ne veut pas que son enfant puisse l’imaginer. C’en est un. Un trou à rat avec des téléphones. Compose le numéro, et les boulettes de viande tomberont.”

Je restai sur le siège passager, les mains poisseuses de sirop d’érable, j’attendais la chute de son histoire, mais lorsqu’elle tendit la main et ouvrit en grand la porte du bureau, je ne pus m’empêcher de crier.

— Maman!

Elle pivota sur un talon, comme retenue au bord d’une falaise.

— Tu as oublié? demandai-je, sans trop savoir si c’était une blague.

— Quoi?

— Tu m’as oubliée?

Elle éclata de rire, puis consulta sa montre. Fouillant dans son sac à main, elle s’avança vers la voiture. Quand elle eut trouvé ses clefs, elle s’arrêta et me les lança, non sans cette mise en garde:

— Pas de balade. Pas de types bizarres à bord. Pas de normaux non plus. Tu rentres directement à la maison.

J’attrapai les clefs mais je la dévisageai, parvenant à peine à retenir un sourire.

— Maman! dis-je en commençant à rire. J’ai pas vraiment le permis!

La semaine où il était là, Papa avait beaucoup insisté pour m’inculquer les rudiments de la conduite, m’apprendre à manœuvrer

le volant, slalomer le dimanche matin autour des lampadaires sur le parking désert de l'université de Great Falls, une minuscule faculté catholique à côté de la galerie marchande de la 10^e Avenue sud. Papa l'appelait l'UED. L'université des espoirs déçus. Maman m'avait fait jurer de ne pas lui dire qu'on avait déjà fait ça des milliers de fois. Encore un secret.

— Directement à la maison, répéta-t-elle en repartant vers le bureau. Et tu la laisses dans l'allée. Je ne veux pas que tu te battes avec le garage.

— Maman, t'es sérieuse ?

— Tu es une conductrice née. Tu as ça dans le sang.

— Et toi ? Ce soir ?

Elle ouvrit tout grand la porte du bâtiment, comme tout à l'heure.

— Si habillée comme ça je ne trouve personne pour me ramener, je mérite de rentrer à pied.

Et elle disparut à l'intérieur, donnant au passage une fessée amicale à l'énorme statue de bison couleur de rouille. L'animal avait été fabriqué à partir d'un million de fers à cheval environ, mais il appartenait à la banque. Maman monta à l'étage où, d'après elle, on n'avait même pas gaspillé un seul fer à cheval pour la décoration.

Je me glissai sur les sièges pour m'installer derrière le volant, en essayant de ne pas sourire.

— Téléphone-moi si tu veux que je vienne te chercher, lançai-je. Mais Maman ne m'entendait plus. Je parlais toute seule.

Les mains crispées sur le volant bosselé, dont l'arrière était creusé de rainures pour les doigts comme si quelqu'un s'y était déjà accroché, je réussis à faire passer la Corvaire en troisième, et je m'y tins en anticipant le passage des feux au rouge ou au vert. Je n'avais aucune envie de rentrer à la maison, avec ses étages déserts, ses portes qui se claquaient sur mon passage, chaque pièce plus silencieuse que la précédente. Le néant laissé par le départ de Papa finirait par se dissiper, je le savais, pourtant je n'étais pas pressée de me retrouver seule dans cette maison vide. Sur le chemin du retour, je devais longer le parc, mais ce ne fut pas par hasard que je me risquai à quitter des yeux la chaussée une fois près de l'aire de jeu et de notre vieille cage à écureuil géante. Et je vis ce que j'avais espéré, Kenny tournoyant au sommet, dans la stratosphère, avec seulement un genou et un coude accrochés à la barre. Nous étions les maîtres de ce mouvement, la spirale supersonique de la mort. Ensemble, Kenny et moi, nous étions les maîtres incontestés de la cage à écureuil.

À seulement un bloc du gouffre béant de notre maison, je m'arrêtai. À la dernière seconde, je me souvins de mettre le levier au point mort. Je fis gémir le frein de stationnement, et j'entendais déjà le rire de Kenny si j'avais calé sur le bord du trottoir. *Tu conduis souvent ?*

La cage à écureuil se dressait à des mètres au-dessus de moi, Kenny était trop haut pour voir quoi que ce soit à part le siège passager vide et la vitre baissée. C'est seulement quand je me penchai pour regarder là-haut que j'aperçus Scott avec lui. Beurk.

Kenny tournoyait encore, sa silhouette était floue, et ils ne m'avaient pas repérée. Qui m'aurait remarquée ? Une voiture de plus qui se garait, une mère venue récupérer ses chevaliers morveux. Kenny ne s'attendait sûrement pas à me voir arriver au parc en voiture. J'étais sur le point d'ouvrir ma portière pour prononcer une phrase rassurante, digne d'une maman – "Les garçons, vous avez besoin qu'on vous ramène chez vous ?" – rien que pour voir la tête qu'ils

feraient, lorsque j'entendis la voix de Scott, où passait trop de souffle et de salive :

— Et puis il y a le baiser incontestable numéro sept. Tout en langue, sans les lèvres.

Je me rassais, invisible. Pas question d'interrompre ça.

— Pas de lèvres du tout, poursuivit Scott. Tu lui fourras ta langue dans la bouche, elle en fait autant, et tu touches à rien d'autre.

Je levai les yeux à nouveau, et, comme je le soupçonnais, Kenny tournait toujours. Scott continuait à parler, à se tortiller sur sa barre, et Papa me manquait plus que jamais. Déjà.

Kenny s'arrêta tout à coup, revenu en haut de la barre. Pendant les premières secondes, on voyait tout tourner.

— Sans les lèvres ? Pas de lèvres du tout ? demanda-t-il. Scott, même un tamanoir pourrait pas faire ça.

Papa et Maman pourraient.

Scott secoua la tête comme si Kenny était un cas désespéré.

— Bon, après il y a le numéro huit.

Apparemment, ça consistait à retirer de la cire d'oreille avec la langue.

Kenny se glissa un doigt entre les dents, mais je savais qu'il se rongerait les ongles comme moi, donc il ne devait pas lui rester grand-chose à rogner.

Derrière le volant, le pare-soleil de Maman était encore baissé, son miroir me dévisageait. La bouche en cul-de-poule, une vraie ventouse-WC, je fis un baiser de dessin animé. Je faillis éclater de rire.

Scott dit :

— Si tu veux que ça marche avec elle, il faut que tu fasses attention, Grand Chef.

Grand Chef. Comme si c'était hilarant d'appeler quelqu'un comme ça, juste parce qu'il n'était pas grand. Un jour, à l'époque où tout le monde s'était mis à l'appeler par ce surnom, je lui avais fait passer un mot où je disais que c'était un surnom cool, comme si je croyais que c'était vraiment une marque de respect. Parfois, il m'appelait Big Boss.

— J'ai pas spécialement envie que ça marche avec elle, dit Kenny.

Scott le dévisagea.

— Tu devrais. Lucy Diamond, c'est un des meilleurs coups en ville.

Je me recroquevillai sur mon siège comme si un cheval m'avait donné un coup de sabot. Je dus m'obliger à respirer. J'écoutai Kenny commencer à descendre les barres.

— Qu'est-ce que t'as dit? demanda-t-il.

— C'est vrai.

Tu parles que c'est vrai! Si Papa avait été là, il aurait écrasé la grosse tête de Scott comme on écrase un point noir. En une seconde. Sans hésiter.

Tout bas, tellement que je faillis ne pas l'entendre, Kenny répliqua :

— Je peux pas croire que j'ai été assez bête pour te dire qu'elle me plaisait.

— Comme si ça se voyait pas! Même à l'école des sourds et des aveugles, ils le verraient.

Comme prêt à vomir, Kenny demanda :

— Et je suppose que t'as couché avec elle?

Je risquai à nouveau un œil. Kenny était presque descendu au niveau de Scott. Scott ferma les yeux comme s'il allait enfin pisser après s'être retenu pendant des jours.

— Plein de fois, dit-il. Quand je veux.

— Bon sang! cria Kenny. Boucle-la! Pour une fois dans ta vie! Lucy te laisserait jamais t'approcher d'elle assez pour la toucher avec une échelle à coulisse!

— C'est à peu près ma longueur, répondit Scott en s'empoignant l'entrejambe. Quand je suis prêt à passer à l'acte.

— Elle te la casserait et te la ferait bouffer!

Et comment. Kenny m'avait dit que Scott n'avait pas toujours été comme ça. "Et alors, avais-je riposté. Il est comme ça maintenant. Tu devais le laisser tomber comme une vieille chaussette."

— Enfin, bref, reprit Scott. Le baiser numéro neuf, c'est celui qui marche à tous les coups. Tu la lèches en partant de sa pomme d'Adam et tu remontes jusqu'à son menton, jusqu'à ses lèvres, et là tu...

— Crétin! hurla Kenny. Les filles n'ont pas de pomme d'Adam! Je portai la main à la gorge. Bravo Kenny, pensai-je.

Manifestement, Scott avait du mal à se représenter une partie du corps des filles qui n'était pas censée se trouver dans des sous-vêtements.

— Tu vois ce que je veux dire. Tu pars du bas du cou. Une fois que tu as fini de lui lécher les seins.

— Je pensais que ces baisers servaient justement à te mener là.

Scott s'interrompt à nouveau.

— Grand Chef, si tu voulais bien écouter, tu pourrais apprendre. Tout un monde nouveau s'ouvrirait à toi. Lucy Diamond pourrait s'ouvrir à toi.

— T'as jamais touché Lucy Diamond dans toute ta petite vie minable!

Je souris.

Scott le regarda.

— C'est vrai, dit-il. En fait, j'y toucherais pas à Sexy Lucy, sauf si...

Kenny agit si vite que je n'eus pas le temps de tout voir. Tournant autour de sa barre, il vint donner un bon coup des deux pieds dans la poitrine de Scott.

Je surgis de la voiture de Maman sans m'en rendre compte, de la même façon que Scott s'écroula en arrière, bien trop lentement pour s'accrocher à une barre. Il se cogna un bras, puis atterrit à terre au milieu de l'aire de jeu.

La cage à écureuil arrivait pratiquement jusqu'aux nuages. Papa disait qu'elle devait avoir été construite avant qu'on invente la profession d'avocat. Il y avait deux vieux panneaux en métal vissés en bas, l'étoile des États-Unis avec des ailes sur les côtés, le symbole de l'armée de l'air, la peinture tellement décolorée qu'on la voyait à peine. Papa disait que ça avait dû faire partie d'un programme d'apaisement, pour séduire les Indiens. "Ou bien c'est pour le recrutement. Tous les gamins qui survivent sont bons pour l'armée de l'air." La moitié des enfants de Great Falls n'avaient pas le droit de s'en approcher.

Donc, quand je me dirigeai vers Scott, ce n'était que pour voir s'il vivait encore, mais après seulement quelques pas, je compris sans peine qu'il avait juste eu le souffle coupé. C'était un peu décevant qu'il n'ait pas d'os qui perce sa peau de lépreux. Il fit le poisson hors de l'eau jusqu'au moment où un peu d'air lui revint dans les poumons.

Kenny grimpa jusqu'en haut de la cage. Je m'arrêtai pour m'adosser à la voiture. Bouche bée, se lançant des regards furieux l'un à l'autre, ils ne remarquèrent pas ma présence.

Scott roula sur le côté, tandis qu'il récupérait peu à peu son souffle.

— Espèce de petit merdeux. (Il se redressa sur le coude.) Espèce de minuscule merdeux.

Il savait qu'il valait mieux ne pas essayer de rejoindre le Grand Chef sur la cage. Mais Scott était furieux, et il était beaucoup plus grand que nous deux. Il se rasait déjà, certains jours.

— Désolé, dit Kenny.

Mais je savais qu'il ne l'était pas. Il fallait bien qu'il essaye quelque chose. Il ne pourrait pas rester là-haut toute sa vie. Et si Scott s'en prenait à lui au sol, ce serait comme quand les lions arrivent à se placer entre les babouins et leur arbre.

Scott se remit sur pied.

— T'es mort, Grand Chef, grogna-t-il d'une voix plus grave que ne descendrait sans doute jamais celle de Kenny. T'es plus mort que mort ! Tu vas regretter de ne pas être mort ! Je vais t'arracher les bras et te tuer en te frappant avec. Je vais te...

Tandis que Scott montait, Kenny se rassit au sommet pour l'observer. Le visage de Scott devenait rouge, violet, il savourait déjà le plaisir de faire gicler la cervelle de Kenny à travers toute l'aire de jeu, sachant qu'il ne pourrait jamais l'attraper. Comme tous ses rêves de baisers, quand il visualisait tous les détails, tout en sachant qu'il était bien trop immonde pour avoir la moindre chance d'essayer ses techniques sur une vraie fille.

— Je vais t'arracher les tripes et les donner à bouffer aux rats ! Te déchirer la tête et pisser dans le trou !

Je ne pouvais plus en supporter davantage. Je m'avançai et dis :

— Salut, Grand Chef. Salut, Scott. Vous avez besoin qu'on vous ramène chez vous, les garçons ?

JE me mis à escalader la cage à écureuil, assez haut, mais pas trop près de Kenny. Ils étaient tous les deux immobiles, à me regarder.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé, Scott? T'as le dos tout sale.

Les yeux de Scott allaient de Kenny à moi.

— Je l'ai fait tomber, admit Kenny. Presque par accident.

— Presque, renifla Scott. T'es mort, Grand Chef.

— Scott... commençai-je.

— J'attendrai mon heure, mais je te tuerai! cria-t-il en essuyant un peu de salive. Tu pourras pas rester là-haut toute ta vie.

Je baissai les yeux vers lui, pensant à la façon dont maman faisait frétiller les hommes pour mieux les piétiner ensuite comme des vers de terre.

— Tu vas le tuer parce qu'il t'a foutu par terre d'un coup de pied, demandai-je, ou parce qu'il a dit que tu m'avais jamais embrassée?

Scott pencha la tête en arrière pour me regarder. Il ne put réfléchir assez vite pour trouver une réplique autre que :

— Reste en dehors de tout ça, Crâne d'œuf. C'est entre lui et moi.

— "Crâne d'œuf", répétai-je. Excellent. Il a inventé l'eau chaude, ce mec, pas vrai, Grand Chef?

— Pourquoi tu rentres pas dans ton camp de concentration?

— Mon camp? (Je me saisis les côtes, comme si je riaais.) Arrête. Tu me tues.

— Je vais d'abord tuer ton petit pote, Diamond. Après, ce sera peut-être ton tour. On verra si tu trouves ça drôle.

Je le regardai.

— Tu frapperais une fille?

— Parce que toi, t'es une fille?

— C'est ce que t'avais l'air de croire il y a une minute. (Je l'imitai.) "Ouais, plein de fois." Obsédé.

Kenny dit :

— Je crois que tu nous aides pas vraiment, Lucy.

— C'est une limace. Dégueulasse mais inoffensif.

— Il ne t'a jamais frappée.

— Vous croyez que je vous entends pas, tous les deux ? hurla Scott. (Il s'assit sur la première barre transversale.) Je peux attendre. J'ai tout mon temps. Le premier qui descend est un homme mort.

Nous nous dévisagions tous les trois. Scott se mit à siffloter. Faux comme une casserole, mais je devinai assez vite qu'il essayait *Lucy in the Sky with Diamonds*.

— Celle-là, je ne l'avais plus entendue depuis la maternelle, lui lançai-je.

Au bout d'un moment, Kenny demanda :

— Ton père est parti ?

Je hochai la tête, me rappelant encore que je l'avais abandonné pour Papa. Pas étonnant qu'il soit avec Scott. Il n'avait pas le choix.

— Et alors, tu lui as demandé ? Est-ce qu'il pourrait rester ?

— J'en ai d'abord parlé à Maman. Pas une bonne idée.

Kenny haussa les épaules.

— Il reviendra.

C'était plus que Kenny ne pouvait en dire au sujet de son propre père. Il avait un droit de visite, mais il n'en avait pas profité depuis que Kenny et sa mère avaient emménagé à Great Falls, tandis que lui restait de l'autre côté de la ligne de partage des eaux. Une fois, il y a des années, j'avais demandé à Papa à combien de kilomètres se trouvait Kalispell, et il m'avait répondu qu'on pouvait y être en quatre heures, à condition d'avoir une raison valable. À l'époque, Kenny disait que ça faisait quatre ans et que son père n'avait toujours pas trouvé de raison valable. Ça faisait à peu près dix ans, maintenant.

Kenny pencha la tête en direction de la Corvaire.

— T'es vraiment venue ici en voiture ?

— Maman a oublié que j'étais avec elle. Elle serait arrivée en retard à son travail si elle m'avait ramenée à la maison.

— Elle a oublié ?

— Trop de sexe, il paraît que ça rend distrait.

Kenny rougit.

— Scott oubliera peut-être qui je suis.

— Je crois pas que ça compte, les plaisirs solitaires.

Kenny ricana, et Scott aboya :

— Ta gueule, le mort.

— Ça s'est passé comment, avec ton père ? demanda Kenny.

— Comme d'hab. Il fait toujours autant le guignol. Toujours aussi marrant. On est allé à la pêche deux ou trois fois. Mais c'était un peu différent, quand même. Lui et ma mère. Je ne sais pas.

Je les avais surpris à la table de la cuisine, assis, à regarder leurs tasses de café. Je pense que c'est la seule fois où je les avais vus se faire face à table. Et le silence était complet, comme le moment qu'on choisit pour péter à l'école, quand personne ne rit, personne ne parle. J'avais eu l'impression d'arriver au mauvais moment, impression exceptionnelle pour moi. J'étais repartie à reculons sans que personne m'arrête.

Kenny demanda ce qui n'allait pas, alors pour changer de sujet, je fis mine de cracher sur Scott, je m'éclaircis la gorge, en lui laissant tout le temps nécessaire pour s'en aller. Malgré tout, il y échappa de justesse. Mon mollard tomba juste sur la barre où il avait été assis, d'où il commença à dégouliner.

— Charogne, grogna Scott.

— Bien visé, dit Kenny. (C'est lui qui m'avait appris à cracher comme ça.) Ça devrait me valoir quelques coups de poing supplémentaires.

— On va être plus patients que lui. Je resterai ici avec toi, même si ça prend des jours et des jours.

— Ça changera rien. Il finira par m'avoir.

— Je pensais que vous étiez amis.

— On l'était, dit Kenny.

Je baissai les yeux vers Scott. Il avait cessé de siffloter. Il attendait comme un vautour.

Je repensai à Papa et Maman ce matin, à la façon dont Maman s'était remis du rouge à lèvres ensuite. Même un baiser comme le leur n'y changeait rien, Papa était quand même monté dans son camion et il était parti. Je déglutis, péniblement, et criai :

— Eh, Scott.

— Qu'est-ce que tu veux, Crâne d'œuf ?

— Et si je t'embrassais vraiment ?

Pour la première fois de sa vie, le Grand Chef faillit tomber de la cage.

Scott ouvrit de grands yeux, la bouche grande ouverte. Il respirait par la bouche.

— Si je t'embrasse, tu fous la paix au Grand Chef ?

Scott avait enfin perdu l'usage de la parole.

— Tu promets de ne pas le tuer ?

— Même pas pour rigoler, Lucy, dit Kenny.

— Tu choisis, criai-je, en faisant se tortiller Scott comme Maman aurait su le faire. N'importe lequel de tes neuf.

Je commençai à descendre, me déhanchant comme Maman, alors que j'étais plate comme une limande.

— Lucy! glapit Kenny.

J'en étais au dernier barreau, et mes pieds se posèrent à plat sur le sol.

— Promets-moi, dis-je.

Scott finit par hocher la tête, tous ses rêves allaient se réaliser avant qu'il ait pu réagir.

— Dis-le tout haut.

— Je promets, bafouilla-t-il.

— Tu promets quoi ?

J'étais à trente centimètres de lui.

— Je promets de ne pas tuer le Grand Chef.

— Ni maintenant ni plus tard.

— Ni maintenant ni plus tard, répéta Scott, comme les gens qui se marient et qui se contentent de répéter les formules qu'on leur dit.

— OK, tu peux m'embrasser.

Les yeux de Scott sortaient de leurs orbites. Il se passa la langue sur les lèvres.

— Lequel? demandai-je.

— Lequel?

Il avait oublié tout ce qu'il avait raconté.

Il n'y avait plus que cinq centimètres entre lui et moi.

— Lucy, cria Kenny, non!

Scott me regardait bouche bée, mais je pense qu'il ne voyait rien.

— Lucy, dit Kenny. Il va pas me tuer. On est amis.

À l'idée que Kenny avait dû faire cet aveu, que je l'y avais poussé, je fermai les yeux et mon visage se ferma comme si j'allais prendre une baffe, pas du tout comme Papa et Maman. Je m'élançai en avant à la vitesse d'un cobra. Ce fut plus un coup de boule qu'un baiser.

Scott se recula et sa tête heurta la barre transversale. Mais à présent je le détestais vraiment. Je levai la main et le saisis par les cheveux pour le rapprocher de moi. Je tentai d'opérer comme l'avaient fait Papa et Maman ce matin, sans leurs tortillements,

sans leur corps à corps. J'essayais de ne pas toucher Scott du tout, comme si nous en étions revenus à la phase des petites filles qui ne veulent pas jouer avec les petits garçons. Je compris qu'en fait c'était le baiser incontestable numéro sept.

J'entendis Kenny hurler "Lucy!", mais il semblait très loin.

Scott ressuscita suffisamment pour que je sente sa langue chaude et glissante s'insinuer entre mes lèvres puis s'écraser contre le portail fermé de mes dents. C'était trop abject, et je rejetai sa tête en arrière, mes doigts encore entrelacés à ses cheveux noirs et gras. Alors même que je le repoussais, Scott glissa la main sous mes vêtements pour me palper. Moi et mes seins gros comme des glands.

Je lui pris le poignet et le fis presque pivoter à l'aide d'une clef au bras, une prise que Papa m'avait montrée, mais je ne supportais plus de le toucher, même pour lui casser le coude. Je chassai sa main loin de moi comme si c'était une sorte de nouvelle maladie. Le bisou Ebola.

Un début de sourire lui barrait la figure, et je pris mes jambes à mon cou aussi vite que si je l'avais heurté par accident. Je fis remonter dans mon gosier un nouveau paquet de glaires, comme si j'avais bu de l'acide, et le crachai entre lui et moi. Puis je ramassai une poignée de la terre sèche qui était censée vous sauver la vie si vous tombiez du haut de la cage à écureuil. Scott détourna la tête, comme si j'étais sur le point de lui lancer cette poignée de poussière à la tête, ce en quoi il ne se trompait pas. Mais finalement, je me la mis directement dans la bouche.

— Baiser incontestable numéro dix. Le patin visqueux de Scott Booker, à faire vomir un asticot, parvins-je à proférer tout en m'étouffant avec la terre qui me sortait par les coins de la bouche.

Scott resta planté là. Il me regarda, puis détourna les yeux. Il se glissa prudemment sous les barres, sortit de la cage et partit. Dès qu'il se fut un peu éloigné, il se retourna et commença à marcher à reculons, comme s'il essayait de trouver un dernier truc génial à dire. Au bout de quelques pas, il tourna de nouveau et reprit une marche normale, diminuant à mesure qu'il s'éloignait.

Je crachai autant de terre que possible, tordant la tête pour me frotter la langue sur l'épaule de mon sweat-shirt. J'avais des nausées, j'étais secouée de haut-le-cœur, j'essayai de vomir comme un chat qui a avalé une boule de poils. J'avais peur que mes jambes se plient comme un accordéon. Comme si j'allais m'écraser sur place. Mourir en dégoillant.

Quand j'eus repris mon souffle, sans regarder Kenny, je grimpai lentement comme j'en avais l'habitude, sans chercher à savoir où il était ni à quelle distance de lui je devais rester.

Nous étions assis ensemble au sommet de la cage. De là-haut, on voyait toutes les montagnes : les Highwoods, et les Little Belts au sud. Il y avait encore un peu de neige. Quand nous étions petits, nous pensions habiter l'endroit le plus haut du monde.

Je tentai de cracher une fois de plus, mais j'étais à court de jus.

— Je peux pas croire que le premier garçon que j'aie embrassé soit Scott Booker. Il faudra que je vive avec cette idée jusqu'à la fin de mes jours.

Kenny hocha la tête, essaya de dire quelque chose, mais il dut s'éclaircir la gorge et réessayer, comme si c'était lui qui avait mangé de la poussière.

— On pourrait peut-être s'embrasser, toi et moi. On ferait comme si c'était ton premier baiser. Comme si ça n'était jamais arrivé, avec Scott.

Nous étions si proches que nous nous touchions presque.

— Il faut d'abord que je me débarrasse de la terre que j'ai dans la bouche, dis-je.

Kenny tressaillit, et j'ajoutai :

— Je sais pas comment les vers de terre supportent ça. (Je le regardai une seconde.) Tout de suite, je ne pourrais pas embrasser quelqu'un que j'aurais envie d'embrasser, Kenny.

— Je sais, répondit-il. C'est ce que je voulais dire. Je ne voulais pas dire tout de suite.

Il était le plus mauvais menteur qui soit.

Mais je me penchai contre lui, comme Papa et Maman quand ils étaient sur le canapé, mon épaule contre la sienne. Nos sweat-shirts l'un contre l'autre, du moins.

— C'était vraiment le premier garçon que tu embrassais ? demanda Kenny.

Je redressai la tête.

— Bien sûr ! m'écriai-je. Enfin !

Je cachai mon visage dans mes mains, gardant à grand-peine mon équilibre.

— Et toi ? demandai-je, tout en sachant que, s'il y avait bien une personne au monde qui avait moins embrassé que moi, c'était Kenny.

— J'ai encore jamais embrassé de garçon, dit-il.

Nous restâmes ainsi longtemps avant que Kenny dise :

— T'en as un peu sur les dents.

Je promenai ma langue poussiéreuse dans ma bouche.

— Bon, tu veux qu'on aille quelque part ? J'ai la voiture.

Kenny se pencha un peu plus contre moi.

— Moi, je suis bien ici.

Nous restâmes encore un moment, mais ni l'un ni l'autre ne trouva rien d'autre à dire. Je saisis la barre inférieure et basculai vers le bas.

— Il faut que je bouge, Kenny, ou je vais prendre racine. (Je continuai ma descente, une barre à la fois, jusqu'au sol.) Et c'est dur d'enfiler des chaussures sur des racines. Et je ne te parle même pas des chaussettes.

Je citais Papa.

Je marchai jusqu'à la voiture de Maman, côté conducteur.

— Kenny, lançai-je par-dessus le bleu terne du toit. Je ne me couperai plus jamais les cheveux. Je ne le laisserai plus jamais me faire ça.

— J'ai toujours trouvé ça cool.

Kenny n'était pas vraiment une référence en matière de cool.

— Ça te va bien, insista-t-il.

Je ne pus m'empêcher de sourire. Le crâne rasé, la bouche barbouillée de terre comme si j'avais mangé du chocolat, et tout ça m'allait bien. Je mis une petite claquette au toit de la voiture, comme faisait Papa.

— Viens, Grand Chef, je te ramène chez toi.

Il leva la main, désigna le pâté de maisons voisin, où l'abattage de quelques ormes avait laissé comme des lacunes dans une dentition.

— J'habite ici, Lucy.

J'ouvris ma portière, me glissai à l'intérieur et lui ouvris la sienne.

— Je sais où tu habites.

KENNY descendit lentement de la cage à écureuil et s'inséra sur le siège passager. Il gardait la tête baissée, cherchant une ceinture de sécurité.

— Pas de ceintures dans la Corvair, dis-je, comme si c'était un des avantages inhérents au modèle.

Il me regarda.

— La confiance, Grand Chef. C'est ça qui fait tourner le monde.

Je vérifiai les rétroviseurs et examinai le tableau de bord. Les trucs que Papa m'avait appris. Des choses que je ne l'avais jamais vu faire. Je tournai la clef, le moteur gémit. Pas un chat en vue, je m'écartai du trottoir.

— Il faut que je prenne la route avant qu'elle me prenne. Souviens-toi, tu dois toujours frapper le premier.

Passant en seconde, je roulai devant la maison puis, en face, devant celle de Kenny, où il vivait avec sa mère. Comme moi dans la mienne, sauf qu'ils n'habitaient qu'une moitié de la maison. Une baraque en stuc, couleur œufs brouillés, avec Mme Bahnmiller, la petite vieille dame, déjà perchée sur son fauteuil sous le porche déglingué. Kenny l'appelait sa grand-mère dingue intégrée.

— Tu l'as manquée, murmura-t-il, tout en répondant au salut de Mme B.

— D'un kilomètre. (Je continuai à rouler tout droit, sans me risquer au moindre virage.) C'est cool, tu verras. Je t'apprendrai peut-être, un jour.

— Le jour où mes pieds toucheront les pédales.

Je lançai un coup d'œil en sa direction.

— T'es pas si petit que ça.

— Non, ils m'appellent Grand Chef parce que je suis un Indien.

— "Ils", c'est Scott, et c'est un connard.

— Un *grand* connard.

Je tentai de passer le coude à la vitre et d'y appuyer mon bras, puis je le rentrai, me concentrant sur l'épingle à cheveux qui m'attendait au bout de la 1^{re} Avenue.

— Quand on sera au lycée, on fera ça tout le temps.

— T'auras une voiture à toi ?

— Non, des trucs d'adultes, je veux dire.

Kenny et moi, nous étions des asociaux, on le savait, mais au moins au collège tout le monde le savait aussi. On nous laissait tranquilles. Les autres savaient que je me faisais raser le crâne de temps en temps, que ça avait toujours été comme ça. Ce n'était plus un truc qui les épatait ou même qu'ils remarquaient. Mais le lycée. Tout un monde nouveau. Une nouvelle dégringolade en perspective. Chaque fois que j'essayais de trouver un aspect positif à envisager, Kenny le démolissait. Il disait que d'ici là on ne serait sans doute même plus amis. Il avait cette drôle d'idée sur mon look : il pensait, ce dingue, que je serais le comble du cool. Et donc, évidemment, pour rendre le tout encore plus pénible, j'avais passé l'été à devenir plus grande que lui de plusieurs centimètres, et à me remplumer un peu aussi ; trahie par mon propre corps, je ne ressemblais plus autant à une limande, mes seins ressemblaient un peu moins à des glands.

Je fis passer la Corvaïr en quatrième sur la longue route droite qui ne menait nulle part, là où la base aérienne marquait la limite de la ville avant que les champs de blé ne prennent le relais. Elle était entourée d'une immense clôture, comme s'il fallait séparer les aviateurs des citadins. Je connaissais une fille, Rabia Theodora, d'un an plus vieille que nous, qui avait déjà franchi toutes les épreuves de la première année de lycée et qui sortait avec un des aviateurs. Un type de vingt ans qui passait toutes ses journées dans un trou avec un missile nucléaire, et qui avait pour copine une fille de quinze ans. Elle n'était même pas jolie. Peut-être pas aussi moche que moi, mais vraiment pas une merveille. J'étais sur le point de parler d'elle à Kenny, mais il la connaissait aussi. Elle jouait sur la cage avec moi, avant que Kenny s'installe ici, et elle avait continué pendant un an ou deux après. Sa mère parlait à peine l'anglais. Elle devait juger formidable que sa fille se soit trouvé un soldat. Au Kedjerkistan ou ailleurs, ça devait être un super coup. Une aubaine. Quelqu'un d'armé pour quand l'épuration commencerait. Ça m'écœurait chaque fois que je voyais ce type venir la chercher chez elle, la tête encore plus tondue que la mienne. Il y avait un seul truc qu'il pouvait admirer

chez elle. La même chose que Scott Booker voyait chez toutes les filles.

Je continuai à rouler, sentant le vent contre moi. Juste avant d'arriver à la base, je dis :

— Tu veux qu'on aille plus loin ? Jusqu'au bout de ses forces ? Qu'on aille voir ce qui se passe dans le Dakota du Nord ?

Kenny désigna devant nous le portail et la maison du garde, un troufion en béret noir, la mitrailleuse à la main.

— Je pense pas qu'il te laissera passer par ici.

Je ralentis et fis signe au garde. Maman disait qu'à elle seule la base, tous ces types planqués dans leur sous-sol qui n'avaient plus rien à démolir avec leurs missiles, était ce qui maintenait Great Falls prisonnier des années 1950. À l'époque où partout ailleurs on fermait les bases, on avait eu une manifestation au centre-ville, tout le monde défilant pour prouver combien nous voulions garder nos missiles. Dans le journal, ils citaient une grand-mère disant que ce serait horrible de dépenser tant d'argent en missiles pour ne jamais les utiliser. Maman me l'avait lu à haute voix, en marmonnant : « Ça, c'est Great Falls ! »

Je fis de nouveau signe à Mitraillette Joe, mais il ne voulait pas me rendre mon salut. Juste devant lui, je pris à gauche en oubliant de rétrograder, et je faillis caler, puis je redémarrai en partant vers la rivière. À cet endroit-là, la route se décompose, et la Corvaire cahota parmi les nids-de-poule, tandis que le gravier cliquetait sous la voiture. Le volant m'échappait sans cesse des mains et glissait sous mes doigts.

Quand nous fûmes revenus sur du véritable asphalte, notre progression redevint moins chaotique. Comme je me trompais dans les vitesses et comme j'avais l'impression que le volant conduisait à ma place, je pris peur et je m'arrêtai au-dessus de Rainbow Falls. La voiture sursauta et le moteur s'éteignit.

— Je suis pas encore tout à fait rodée, dis-je.

Nous restâmes assis à regarder le paysage. Alors qu'on appelle encore la ville Great Falls, il ne reste des chutes d'eau que des barrages. En dessous du béton, les falaises étaient sèches, pour la plupart. Une petite giclée d'eau blanche par-dessus une vanne à l'extrémité la plus éloignée. À part ça, rien que des bandes de blé et de chaumes s'étendant jusqu'au Canada, la toundra gelée. Marron, vert, marron, vert. Il n'était pas 10 heures du matin, mais la nuit, on disait que cet endroit grouillait de gens venus admirer la rivière, les lumières du

barrage, la ville en amont. Ils venaient aussi se bécoter et se caresser. Enfin, c'était ce qu'on disait. "Aller aux chutes" n'avait aucun rapport avec admirer l'eau.

Kenny le savait aussi bien que moi. Il dit :

— Tu veux descendre te rincer le visage ?

J'éclatai de rire. La rivière était à un kilomètre en bas des falaises.

Puis nous fûmes de nouveau muets. Immobiles.

— J'avais pas prévu de venir ici, dis-je. C'est arrivé comme ça.

— Ma mère m'emmenait ici quand j'étais petit, répondit Kenny. Juste après notre emménagement. Tu te rappelles la comète ? Il y avait une secte qui pensait que c'était un vaisseau spatial. On venait ici la regarder. Presque tous les soirs.

— Tu vas aux chutes avec moi, et c'est ça que tu te rappelles ? Ta mère ?

— Elle trouvait ça super, la comète.

— Bon, et maintenant ?

Kenny se tourna vers la vitre.

— Quoi, maintenant ?

— T'as envie "d'aller aux chutes" ? Avec moi. Pas avec ta mère.

Baissant les yeux vers l'aval, où l'eau se déversait sur le prochain barrage, Kenny se mit à tourner la manivelle de la vitre.

— Scott va quand même me tuer, tu sais.

Je me penchai vers lui.

— Tu voudrais pas mourir sans avoir été embrassé.

— T'as dit que tu ne voulais pas.

— J'ai changé d'avis. (C'était vrai, en fait, mais Kenny déglutit et se lécha les lèvres, ce qui lui donnait un air de famille avec Scott.)

À toi de décider. Moi je ne t'embrasse pas. C'est à toi de jouer.

Je ne fermai pas les yeux, ça aurait eu l'air trop bête. Mais je regardai mes pieds, pour lui donner une chance. Il m'étonna en allant très vite, comme si c'était un gage dont il voulait se débarrasser. Un petit bisou sur la joue.

Je battis des paupières.

— J'ai pas été claire quand je t'ai expliqué que j'étais pas ta mère ?

— Quoi ?

— C'est comme ça que tu embrasses ta mère. Ou ta sœur.

— J'ai pas de sœur.

— Kenny, embrasse-moi comme une femme.

— Comment je suis censé savoir comment une femme embrasse ?

— Kenny!

— Tu prétends être une femme maintenant ?

Je fis de gros yeux.

— Sur la bouche, Grand Chef. Maintenant ou jamais.

Nous nous rapprochâmes l'un de l'autre, les yeux ouverts jusqu'à ce que nos lèvres se touchent, jusqu'à ce que nous devenions flous l'un pour l'autre, comme ce qu'on voit à travers le hublot d'un vaisseau spatial. Puis je fermai les yeux.

Nos lèvres s'écrabouillèrent jusqu'à ce qu'il faille se souvenir de respirer. Kenny n'essaya pas de faire de cochonneries avec sa langue. En fait, même si je n'avais jamais pensé que j'embrasserais Kenny Crauder, ça n'avait rien de cochon. C'était juste chaud. Ça picotait un peu.

Quand nous nous détachâmes, le souffle court, je murmurai :

— Bon. Grand Chef.

— Big Boss, répondit-il.

J'avais peur qu'il me fasse le salut militaire, mais il dit :

— Si ça fait partie des trucs d'adultes dont tu parlais, t'as raison, le lycée, ça va être super.

Je le regardai, et il murmura :

— Et moi, j'étais bien ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Tu as fait largement mieux que Scott Booker. (Je détournai les yeux.) Qu'est-ce que t'en as pensé ? C'était comment ?

Il parut réfléchir un moment avant de dire :

— Sale.

Je vis la terre étalée autour de sa bouche. "Sale", c'est comme ça qu'on appelait les filles du genre de Rabia Theodora. Assis l'un près de l'autre, nous éclatâmes de rire.

On resta aux chutes toute la journée, sans plus reparler de s'embrasser ou d'aller voir un barrage. Finalement, on descendit vers la rivière, chose qu'on n'avait encore faite ni l'un ni l'autre. Je me lavai la bouche de toute la terre qu'elle contenait encore. Kenny en fit autant. On allait probablement mourir intoxiqués avant que Scott n'ait pu nous tuer. Kenny dit que tout irait bien pourvu que ça arrive avant le lycée.

Nous ne rentrâmes chez nous que lorsque j'y fus obligée, pour que la voiture soit à la maison avant le retour de Maman. Je déposai Kenny devant chez lui, craignant qu'il se penche vers moi et essaye

de m'embrasser pour me dire au revoir, comme ils font dans les films, puis lui en voulant parce qu'il ne l'avait pas fait. Il dit simplement :

— À demain, Lucy.

Il n'y avait plus rien d'autre à faire que de me garer dans notre allée, à quelques centimètres de notre maison vide dont la peinture blanche s'écaillait. Rabia Theodora habitait tout près, et même si nous n'étions plus amies depuis des années, je me demandais ce qu'elle devenait, avec son aviateur. Je me demandais si je serais la prochaine Rabia Theodora. Si un jour, sur l'aire de jeu, on dirait de moi : *Avant, il y avait cette fille chauve et maigre comme un clou. Elle embrassait n'importe qui. On montrerait la terre au pied de la cage à écureuil. Un jour, elle a embrassé le grand maquereau qui est là-bas.*

Je plaquai mes mains sur mes tempes et m'avachis sur le siège de la voiture. J'aurais aimé qu'il soit aussi facile de disparaître.